

# WE NEED TO TALK ABOUT ABDELHAMID BILAL, BRAHIM, HASNA, ISMAËL OMAR, SALAH, SAMY.

par Sandra Meshreky

<http://www.psychasoc.com>, 4 décembre 2015

En référence au film We need to talk about Kevin, 2011, réalisé par Lynne Ramsay

Chéri, ex-mari, président, enseignant, travailleur social, dieu, facebook ou tout autre représentant paternel : il faut qu'on parle des gosses, de ces gosses-là aussi, ceux qui sont morts haineux et ceux qui sont encore vivants. Non pas pour justifier leurs actes à jamais injustifiables, mais pour tenter de les comprendre par bribes, des bribes de chair récupérées en bribes de récit.

Il faut, chéri et cætera, qu'on réinvente des discours ni mal ni bien pensants. Juste des discours pensants pour que de vraies idées fassent des trous dans la haine contagieuse et l'effarement. Construire d'autres histoires, en marge du discours ambiant, qui ne pourraient déranger que les braves gens pour autant qu'eux aussi n'existeraient plus qu'en masse.

Tu commenceras sûrement, chéri, par dresser le profil supposé de ces mômes : presque tous de jeunes citoyens français aux parents analphabètes, issus de l'immigration nord-africaine, élevés en banlieues pauvres, aux parcours scolaires et professionnels quasi inexistantes, qui auraient basculé dans la délinquance et la drogue, fait un ou plusieurs séjours en prison puis dans un pays en guerre du Moyen-Orient.



J'insisterai sur les brèches de tes presque. Et à ton déterminisme social je superposerai des mécanismes inconscients pour tenter de te faire entendre comme l'exclusion sociale n'est que la trace de l'exclusion de récits individuels.

Les voici donc d'abord presque tous fichés S, des S non barrés par l'interdit, des S de Superman tout puissant. Crise oblige, l'héroïsme de leur jeunesse se monnaie au rabais sur des playstations d'occasion ou en ligne sur internet illimité. Leur soif de romantisme s'abreuve d'images bon marché. Et tandis que les garçons se

réfugient dans des jeux de combats où ils tuent et meurent plusieurs fois, les filles trouvent leur abri virtuel dans des télérealités. Hasna, par exemple, rêvait de faire la une des magazines people.

Nous avons encore à prendre toute la mesure de leur malaise identitaire. À la hauteur vertigineuse de leur délaissement hurle un redoutable besoin de reconnaissance. N'est-ce pas aussi comme ça qu'on peut comprendre qu'un des preneurs d'otages du Bataclan ait exigé qu'on le regarde dans les yeux ? Mais de qui parlons-nous si ce n'est de Français qui ont tué des Français, de jeunes qui ont tué des jeunes, de consommateurs qui ont tué des consommateurs et même, pour Salah et Brahim, de gérants de bar qui ont visé des bars ?

Ce que j'essaie de dire, c'est que tout cela n'a pas grand-chose à voir avec la Syrie. La révolte et le désespoir datent de bien avant. On ne peut pas confondre impunément une cause et un symptôme. Daech ne fait qu'actualiser une dette qui lui préexistait. La vérité n'est pas à chercher dans le lointain mais dans le proche, pas dans l'autre mais dans le même, pas dans l'Histoire avec sa grande hache mais dans la plus petite, l'histoire singulière de chacun de ces laissés pour compte. Car du déchet à l'or dur, du haschisch au captagon, il n'y a eu qu'une captation par l'Autre, le mentor, le menteur qui s'est fait passer pour toi, chéri, quand tu n'étais pas là.



Alors tu finiras par dire, bien sûr, que ce ne sont pas tes gosses parce que tes gosses à toi ils n'auraient jamais fait ça. L'ennui, c'est que c'est en partie ce déshéritage-là qui nous a flingués. Les renier serait forclorre non notre culpabilité mais notre part de responsabilité et prendre le risque qu'elle revienne de l'extérieur nous exploser en pleine gueule.

Voilà pourquoi je préfère maintenir qu'avant de devenir des monstres, ils étaient quand même un peu mes enfants et qu'ils doivent le redevenir pour ne pas être mes monstres.

Ces jeunes en mal d'imaginaire et de symbolique, nous avons à les réhumaniser en leur racontant des histoires, des histoires plus belles que celles de Daech. Pas des histoires de je ne sais quelle guerre dont ils seraient les héros, mais aussi niais que cela puisse paraître, des histoires d'amour dont ils sont les fruits. L'histoire de leurs origines et de leur place dans une famille et une société. Leur histoire unique à retrouver, écrite sur une lettre d'amour volée, bien cachée juste là aux yeux de tous.

Ces jeunes en mal d'identité, nous avons à les resubjectiviser, en faire de véritables sujets. Car enfin, tu ne trouves pas ça bizarre, toi, que Salah n'ait vraisemblablement pas actionné sa ceinture et qu'au Stade de France, Bilal et deux autres kamikazes non identifiés se soient fait sauter presque tous seuls? Certes ce presque-là est inacceptable. Mais là où tu invoqueras la froide logistique ratée, chéri, tout aussi invérifiable que mes fictions, je raconterai aux plus jeunes que quelque chose de la subjectivité de leurs aînés a tout de même résisté.

Bref, rappelle-moi, chéri, qu'il faut vraiment qu'on parle.